

vicomte de Mire qui a mes préférences. Il est blond, mince, élégant, moins fat que les autres. Du reste, tu le connais : il m'a parlé de toi avec une admiration dont je rougis-sais de bonheur.

"Ne bâtis pas d'avance un roman, ma petite mère, quoique ce vicomte occupe déjà une certaine place dans mon esprit. Marraine aime bien "ces enfants", ainsi qu'elle les appelle, mais justement parce qu'elle les trouve "enfants", je doute que l'un d'eux soit choisi pour être le mari de sa filleule. Ainsi, elle déclare que "mon vicomte" est un inutile, que la vie de tout homme doit avoir un but. Finalement, à force d'observer, je commence à croire que tu as deviné juste, et que marraine me réserve M. Orvanne. Or, cela, jamais ! J'aimerais mieux rester fille à perpétuité.

"Pauvre M. Jacques ! Il fait triste figure au milieu de ces "aristocrates". Plusieurs fois, j'ai voulu l'initier aux charmes du tennis : refus ! Les jours de fête je lui ai offert, aussi gentiment que possible, une "partie dans nos chœurs" : refus ! Il reste avec les "vieux", et paraît se désintéresser absolument de ce que font les "jeunes" à quelques pas de lui. Les petits barons et marquis, même mon vicomte, s'étant permis de le taquiner un peu sur ses goûts d'ermite, n'ont pas récidivé, tant les réponses de maître Jacques contenaient de "piquant" dans leur politesse. On ne l'appelle plus que "le porc-épie" ou "l'ours mal léché".

"A bientôt de tes nouvelles, petite mère. Je tends amicalement la main à ton mari. Quant à Yves, je le prends sur mes genoux pour l'embrasser bien fort.

"SUZAN."

Paris, le... 18...

"May, quelques lignes seulement. Nous partons pour la Normandie. Un des fermiers de marraine lui a écrit une lettre désespérée : 1° Un terrible ouragan a démoli une partie de la ferme, vieux bâtiment très pittoresque ; 2° l'aîné des enfants est malade, le second paraît "pris"

son tour, et le médecin le plus proche vient de mourir.

"Marraine n'a pas hésité une seconde. Depuis deux cents ans, les Zubert sont fermiers de père en fils chez les Heurtel : leurs joies sont les joies de marraine, leurs tristesses ses tristesses. Vite, elle a consulté l'indicateur :

"—Petite, fais ta malle, nous prenons le train de onze heures. Quelques nous accompagnera.

"J'ai ouvert de grands yeux :

"—M. Orvanne retourne après-demain en Auvergne.

"Le regard un peu triste, mais la voix résolue, marraine a dit :

"—Il s'agit d'un service à rendre, Jacques n'hésitera pas.

Et, comme marraine, "Jacques" n'a pas hésité une seconde.

"Tout est prêt... Parmi les bagages, je vois une bicyclette toute neuve, cadeau de notre vieux Roscob à son élève préféré. A-t-il de la chance, M. Jacques !

"A bientôt, May.

"Ta SUZAN."

Château de Pennelière, par

Trouville, le... 18...

"Chérie May, nous sommes au but, sans retard, sans déraillement, sans rencontre charmante ou fâcheuse, sans rien d'extraordinaire, en un mot. Du reste, écoute :

"Rien que nous trois dans le compartiment. Une pluie torrentielle fouettant les vitres tout le long du chemin, Marraine inquiète, absorbée, triste. M. Orvanne aux petits

soins pour elle. Un monsieur Orvanne étonnant, presque féminin à force de délicatesse : demande de bouillotte chaude aux employés, achat de journaux et de revues, vin d'Alicante et biscuits, même une rose blanche, — la fleur préférée de marraine, — posée doucement sur les genoux de cette dernière pendant un court sommeil. Ne trouves-tu pas le

paysan très gentilhomme parfois ? "Ne t'alarme pas, May. Si ta Suzan a bénéficié des bouillottes chaudes et du reste, elle n'a pas eu de tour ! Un vrai noyé... Un noyé bou-

Mon vicomte eût été plus courtois ou... plus hardi. Bref, le trajet m'a paru long, avec cette tristesse des gens et des choses. Pas moyen de regarder le paysage à travers la buée des vitres. Quant à mon livre, il était insipide : un roman anglais, où l'on mange à chaque page, pour s'épouser à la fin entre deux tasses de thé. J'ai fini par m'endormir "réellement" ; j'ai dormi si bien que marraine a dû me réveiller :

"—Petite, on arrive à Trouville.

La voiture nous attendait, et au galop des petits chevaux normands, nous sommes partis pour Pennelière. Une heure de trajet par une pluie diluvienne poussée par un vent furieux !

"Pennelière, si gai aux vacances, sous le brillant soleil d'août et dans son manteau de clématite et de roses, m'a paru lamentable. Les girouettes grinçaient, les gargouilles remplissaient l'office d'arrosoirs. Ruissellement sur toute la ligne. A l'intérieur, froid glacial malgré les grands feux allumés partout, et des "hou hou" de vent tellement horribles, que je me demandais, à part moi, si le château n'était pas... hanté.

"Marraine, qui a passé plusieurs hivers dans la solitude de Pennelière, souriait de mes bonds de frappeur :

"—Tu t'y habitueras, Suzan. Que peux-tu craindre ? Le château a supporté bien d'autres tempêtes. Quant au froid, nous allons le chasser très vite.

"Deux heures plus tard, bourrelets, portières, paravents étaient arrangés de telle sorte que la température sibérienne se changeait peu à peu en une tiédeur si douce, si bonne, que marraine, brisée par la fatigue du voyage et les soins de notre rapide installation, s'endormait dans une immense bergère.

"M. Jacques, lui, était parti depuis longtemps pour la ferme, guidé par le jardinier du château. Ah ! si mon vicomte l'avait vu au retour ! Un vrai noyé... Un noyé bou-

Voilà une semaine qu'il pleut sans trêve, paraît-il, de